

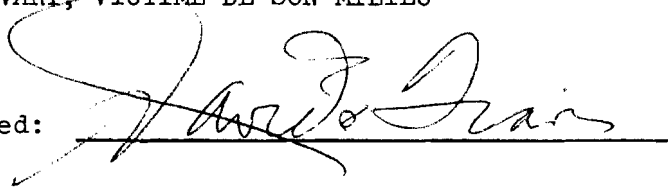
AN ABSTRACT OF THE THESIS OF

Henri J. Trabuc for the Master of Arts Degree

in Foreign Languages (French) presented on August 4, 1978

Title: EMMA BOVARY, VICTIME DE SON MILIEU

Abstract approved:

A handwritten signature in cursive script, appearing to read 'Henri J. Trabuc', is written over a horizontal line.

The first chapter of this study reveals the formation of the great French writer, Gustave Flaubert, as a romantic, realistic and naturalistic novelist.

The remaining chapters of the thesis are devoted to an in-depth study of Emma Bovary, the heroine of Flaubert's immortal Madame Bovary. The writer defends her vanity, unhappiness, adultery, and subsequent suicide on the influence of her environment which includes her life as the only child of a widowed farmer who received her education from the narrow teachings of convent Sisters and clandestine sessions with an old laundress who recited from memory spicy love stories not found in the texts of the school.

It should be noted that the writer of this thesis spent June and July, 1978, in Paris, Rouen and Croisset, France, doing research in the Bibliothèque Nationale and at Flaubert's home, which is now a national museum.

EMMA BOVARY, VICTIME DE SON MILIEU

A Thesis

Presented to

the Faculty of the Department of Foreign Languages

EMPORIA STATE UNIVERSITY

Emporia, Kansas

In Partial Fulfillment

of the Requirements for the Degree

Master of Arts


by

Henri J. Trabuc

August, 1978



Approved for the Foreign Language Department



Approved for the Graduate Council

TABLE DES MATIÈRES

	Page
PRÉFACE	iv
RECONNAISSANCES	vi
CHAPITRE	
I. Le milieu de Flaubert	1
II. La vraie Madame Bovary	11
III. Madame Bovary: l'héroïne du roman	13
IV. Le milieu d'Emma Bovary	17
V. Le rôle particulier que joue le milieu	34
VI. Conclusion	37
BIBLIOGRAPHIE	40
APPENDICE	44

PRÉFACE

Emma Bovary est la victime de son milieu.

Ce que nous essaierons de faire, c'est de montrer par une série de comparaisons et de contrastes, les différentes conceptions de milieu: le rêve, l'amour et la fidélité, enfin la vie, qui aurait pu influencer l'auteur, et de montrer sa méthode de présentation et utilisation de cet élément dans son roman.

Il y a plusieurs façons de comprendre le mot "milieu". Ici, nous le prendrons au sens exprimant l'atmosphère physique qui environne immédiatement l'auteur. Il s'agit donc de son milieu d'enfance à Rouen, de ses voyages en France et à l'Etranger, et surtout de ses divers amours malheureux ou interrompus, enfin, de ses relations avec des gens d'un milieu littéraire.

Le milieu de Flaubert est romantique. Il ne met pas en doute sa prédominance sur tout les éléments qui environnent le sujet; c'est sa formation morale.

Nous essaierons aussi de montrer que Flaubert reste un romantique à travers ses personnages. En effet, la gloire de Flaubert, c'est d'avoir peint à la fois des types et des individus, des personnes typiques par leurs efforts pour s'évader du milieu. Donc les personnages de Flaubert sont voués dès la conception à un destin sombre. Un thème unique parcourt cette perpétuelle défaite de l'individu, ce thème: c'est l'idée de la puissance de la fatalité de la bêtise humaine, sous

sa forme privilégiée de la médiocrité bourgeoise.¹ Cette puissance et cette fatalité sont surtout marquées dans Madame Bovary.

¹ Edward Maynial, Introduction à Madame Bovary (Paris: Edition Garnier, 1943), pp. XI-XII.

RECONNAISSANCES

Nous tenons, avant tout, à exprimer notre plus vive et plus entière reconnaissance, pour son aide incomparable de tous les instants, pendant nos quatre années d'études à l'Université du Kansas à Emporia, au Docteur David Travis, Chairperson du Département des Langues Etrangères.

Notre gratitude va tout spécialement à mes parents Julien et Emma Trabuc de La Tour-Bas-Elne, Pyrénées Orientales, pour leur gentillesse, le confort et leur aide qu'ils m'ont procurés pendant mon séjour en France. Nous remercions également M. et Mme Le Mao pour leur gentillesse de nous avoir conduit à Rouen et à Croisset où nous avons obtenu des renseignements invaluables.

CHAPITRE I

Le milieu de Flaubert

"Flaubert, au surplus, n'apparaît nullement comme un révolutionnaire portant la torche et le poignard, et n'ayant de cesse qu'il ne détruise tout ce qui existait avant lui. Sa formation intellectuelle, sa culture, ses goûts, le développement de son génie en font un homme de tradition plus qu'un novateur... Il est essentiellement un jeune homme de sa génération, il souffre du mal du siècle, lui aussi."

Tels sont les mots de René Dumesnil dans son Etude et Analyse de Madame Bovary.²

La plupart des critiques et des analystes qui ont parlé de Flaubert ont vu en lui deux hommes: un romantique et un réaliste. Le vrai est que Flaubert est ce qui est resté du réaliste dans le romantique et du romantique dans le réaliste; spécialement si l'on considère le romantisme comme une manière de sentir et de transposer sentiments et sensations sur le plan du lyrisme. Chez Flaubert le romantisme est donc une évolution de la sensibilité suivie d'une évolution du goût littéraire. Ce romantisme de Flaubert est de tout les temps; il est aussi humain que les autres formes d'art et, quoi qu'il en soit, il serait difficile de dissocier chez Flaubert le réaliste du romantique.

² René Dumesnil, Madame Bovary, Etude et Analyse, Avant-propos (Paris: Edition de la Pensée Moderne, 1968).

Flaubert a écrit: "Il y a en moi deux bonshommes distincts, un qui est épris de gueulades, de lyrisme...un autre qui creuse et qui fouille le vrai tant qu'il peut." (Lettre à Louise Colet)

Flaubert aussi, est un grand adhérent de la doctrine de l'art pour l'art. Il s'exprime ainsi dans une lettre à Louis Bonenfant (1856): "La morale de l'art consiste dans sa beauté même, et j'estime par dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai". Il a toujours affirmé qu'il considérait l'observation comme une qualité secondaire en littérature.

En conclusion, au lieu de voir en Flaubert une opposition entre deux écoles, un combat entre des principes opposés, il serait plus juste de considérer son oeuvre comme une transition entre deux époques. Elle tient fortement au romantisme, mais d'autre part on veut faire le vrai. Ce vrai on le trouvera en soi, mais on le trouvera aussi dans l'histoire et dans l'observation directe des choses, on y ajoutera la couleur locale, selon que les oeuvres seront subjectives ou objectives.

Revenons donc à Flaubert et son milieu avant Madame Bovary. Une biographie complète de l'auteur serait ici inopportune; nous nous bornerons de choisir de sa vie que les événements dont le souvenir se retrouve dans Madame Bovary. Ces faits observés par l'écrivain dans sa jeunesse qui ont contribués à donner à son livre un accent de vérité profonde, émouvant comme la vie elle-même.

Le docteur Achille-Cléophas Flaubert, père du romancier, ressemble trait pour trait au docteur Larivière du roman. Il eut une bonté profonde sous un aspect bourru, une connaissance complète des

ressources de son métier avec la certitude du diagnostic et cette habileté qui en faisait un art. Il avait une vaste intelligence et une grande culture. On l'adorait et on le redoutait. Il jouissait dans ce port de Rouen d'une telle popularité qu'à sa mort, les ouvriers réclamèrent l'honneur de porter à bras son cercueil. Bien rares étaient ceux qu'il n'avait point secourus, soit qu'il leur eût donné ses soins, soit que discrètement, il eût trouvé moyen de soulager leur misère ou d'adoucir leurs chagrins.³

C'est auprès de cet homme admirable que Flaubert grandit. Sa mère, fille de médecin, descendante d'une vieille famille normande, fut la tendre compagne de cet homme éminent. Le ménage habitait une aile de l'Hôtel-Dieu, large construction morne et pesante qui datait du règne de Louis XV. C'est là que naquit Gustave, le 12 décembre 1821. Il avait un frère de six ans son aîné et deux ans plus tard vint au monde une fille qui reçut le nom de Caroline, qui fut élevée avec lui et devint son amie et sa confidente jusqu'au jour où, jeune mariée, la mort la prit à son premier enfant.

La chambre où grandit Gustave était située au second étage, près de la muraille de briques qui ferme la cour. De cette fenêtre il voit les malades se promener pendant l'été, mais dès les premiers froids, la vie se retire à l'intérieur des salles. Il ne voit plus que, de temps en temps, un étrange cortège qui traverse la cour, deux hommes portent une civière couverte d'une toile noire, une soeur marche près d'eux récitant ses Nôtres Pères, aux perles d'un long chapelet. Tous les trois conduisent un mort à l'amphithéâtre.

³ René Dumesnil, Flaubert, l'Homme et l'Oeuvre (Paris: Desclée et de Brouwer, 1933), p. 26.

Le soir venu, tout est calme, parfois un cri de douleur s'élève dans la nuit, ou bien il entend le glissement léger des pas de la soeur qui fait la ronde.

Il n'est pas surprenant qu'une jeunesse toute entière passée dans un tel milieu ait marqué pour la vie son âme. Il en gardera l'âpre et triste souvenir; plus tard, dans l'une de ses lettres il écrira:

Que de fois, avec ma soeur, n'avons-nous pas grimpé au treillage et, suspendu entre la vigne, regardé curieusement les cadavres étalés. Le soleil donnait dessus, les mêmes mouches qui voltigeaient sur nous et sur les fleurs allaient s'abattre là, revenaient, bourdonnaient... Je vois encore mon père levant la tête de dessus sa dissection et nous disant de nous en aller.⁴

Son père l'emmène parfois à la campagne lorsqu'il consulte d'autres médecins, entre autres le fameux docteur Magendie qui fut le maître de Claude Bernard.

Pendant les vacances le jeune Gustave va à Déville, dans la banlieue de Rouen, où le docteur Flaubert vient d'acquérir une maison de campagne. Plus tard c'est à Croisset, au bord de la Seine, au pied de la colline à l'est de Rouen. Parfois, la famille Flaubert voyage au bord de la mer, à Trouville où Madame Flaubert possède quelques biens fonciers. C'est là que le future auteur de l'Education sentimentale rencontre la femme qu'il aimera toute sa vie, c'est là qu'il trouvera aussi un pharmacien qui lui fournira quelques-uns des traits de Monsieur Homais.⁵

⁴ Lettre à Louise Colet le 7 juillet 1853, Lettres choisies de Gustave Flaubert (Paris: J&R Wittman, 1947, Bibliothèque Nationale). (Les lettres citées désormais se trouvent dans cette collection.)

⁵ Lettre à Louis Bouilhet datée de Trouville le 28 août 1853 (Paris: Bibliothèque Nationale).

Vite dégoûté des études de droit entreprises au sortir du lycée, terrassé par des attaques d'épilepsie qui l'épuisent, il décide de suspendre ses études et de voyager. Ce sont des voyages en Corse, dans les Pyrénées en compagnie du professeur Cloquet, puis en Italie avec son frère. C'est en Italie qu'il décide d'écrire La Tentation de Saint Antoine. C'est pendant ses voyages qu'il entasse des manuscrits dans sa chambre: des essais, des nouvelles, des esquisses, et mêmes des roman qui ne sortiront qu'après sa mort.

Flaubert, à partir de ce moment vit dans un milieu littéraire. Il n'est pas comme ses prédécesseurs un fervent visiteur des cénacles, il ne participe pas aux débats politiques, mais il se trouve néanmoins dans une ambiance littéraire dont le genre faisait alors fureur. On écrivait des "physiologies" comme Balzac, on lisait les deux romans de Madame de Staël: Delphine (1802) et Corinne (1807), personnels par la situation de l'héroïne, femme supérieure et indépendante qui se heurte aux préjugés sociaux et doit payer la gloire ou l'indépendance de la perte du bonheur. Flaubert qui dévore la littérature connaît aussi l'oeuvre de Sénancour: Obermann (1804); l'ouvrage n'est pas un roman mais plutôt un recueil de méditations infinies, des descriptions, des voyages de l'âme. Cet ouvrage quoique peu connu était remarquable par la valeur de ses documents psychologiques. Aussi, on prenait du goût pour le roman réaliste. Le roman réaliste pourtant est une création du Romantisme malgré l'opposition qu'on croit voir entre le réalisme et le romantisme. Van Tieghem écrit: "Le goût du concret appliqué à l'époque contemporaine et la curiosité

pour les questions sociales, pour les rapports entre individu et société, voilà les origines du roman réaliste, et ce sont bien là des traits romantiques."⁶

Flaubert nous l'avons déjà dit fut un grand "liseur", et par sa lecture il a acquis sa remarquable culture littéraire. Le premier livre qu'ait lu Flaubert, ou plutôt qui lui ait été lu, c'est Dom Quichotte. Là-dessus la correspondance et les souvenirs intimes de Madame Commanville sont formels.⁷ Flaubert relira plus tard Dom Quichotte et il n'oubliera jamais que sa vie littéraire a débuté par cette lecture.⁸ Les lectures de Flaubert ont été remarquablement abondantes et variées. Anciens et modernes, français et étrangers, écrivains, historiens et philosophes, il a lu de tout et s'est, dans son oeuvre, servit de tout. La courbe de ses lectures se dessine très nettement. Après Dom Quichotte, le théâtre et surtout le drame romantique; Hugo et Dumas sont alors ses dieux. Puis l'histoire, celle du Moyen Age surtout; en même temps Flaubert découvre Byron et Shakespeare, Rabelais et Montaigne. Vient ensuite la révélation du mal du siècle, avec les lettres de Rousseau, de Balzac, de George Sand, d'Alfred de Musset. Grâce à ses oeuvres de jeunesse, à sa correspondance et aux témoignages de sa famille et de ses amis, les lectures qu'il a pu faire jusqu'en 1842 nous sont relativement bien connues.

⁶ PH. Van Tieghem, Le Romantisme Français, Collection "Que sais-je" (Paris: Presse Universitaire de France, 1972), p. 86.

⁷ Lettre de Flaubert à Chevalier, le 15 janvier 1832 (Bibliothèque Nationale).

⁸ Jean Bruneau, Les débuts littéraires de Gustave Flaubert, 1831-1845 (Paris: A. Collin, 1962).

Pendant un temps de calme de sa vie, Flaubert écrit. Les manuscrits s'ajoutent aux manuscrits, et la forme se perfectionne, depuis ses premiers essais jusqu'aux Mémoires d'un fou et jusqu'à Novembre, dont certaines pages sont parmi les meilleures qu'il ait jamais écrites, bien que la nouvelle soit gatée par son romantisme excessif. Même dans Madame Bovary où Flaubert s'acharne sur la forme et sur le style, on rencontre ces éclats de romantisme. Par exemple ce passage :

La nuit douce s'étalait autour d'eux; des nappes d'ombre emplissaient les feuillages. Emma, les yeux à demi clos, aspirait avec de grands soupirs le vent frais qui soufflait. Ils ne se parlaient pas, trop perdus qu'ils étaient dans l'envahissement de leur rêverie. La tendresse des anciens jours leur revenait au coeur, abondante et silencieuse comme la rivière qui coulait, avec autant de mollesse qu'en apportait le parfum des seringas, et projetait dans leurs souvenirs des ombres plus démesurées et plus mélancoliques que celles des saules immobiles qui s'allongeaient sur l'herbe. Souvent quelque bête nocturne, hérisson ou belette, se mettant en chasse, dérangeait les feuilles, ou bien on entendait une pêche mûre qui tombait toute seule de l'espalier (M.B., pp. 225-226).

Une telle page, certes fait songer, en sa perfection poétique, à quelque mélancolique clair de lune d'une pièce romantique de Musset ou de Lamartine. Cependant, si l'on replace ces passages dans leur contexte, ils s'enchaînent naturellement avec ceux qui les précèdent et qui les suivent. Donc, ces variations romantiques ne font aucune tache au milieu du récit réaliste des aventures d'Emma et par ce, Flaubert n'est poète et romantique que dans le moment et dans la mesure nécessaire au sujet. En 1845, il achève la première Education Sentimentale et déjà cette oeuvre atteste un rare souci de perfection, une volonté tenace de se rendre maître de la langue et du style.

Mais dans la maison familiale de l'Hôtel Dieu, les deuils pénètrent: en quelques jours, le docteur Flaubert meurt et Caroline est emportée par une fièvre puerpérale. Gustave alors se retire avec sa mère à Croisset.

Pendant trente quatre ans il va mener cette existence de moine de laquelle, à part de nombreuses lettres à Louise Colet à qui il parle de son nouvel amour,⁹ il ne produit qu'un seul roman, La Tentation de Saint Antoine. Puis brusquement, pris de la nostalgie des paysages, tourmenté du désir de connaître l'Afrique et l'Asie-Mineure, il part en compagnie de son ancien ami d'école de Droit, Maxime du Camp. Pendant deux années Flaubert écrit des lettres à Louise Colet. C'est de ces lettres que nous pourrions tirer une source de documents de toute première importance parce qu'elles nous montrent Flaubert en plein travail, parce qu'elles nous font assister à la lente élaboration du livre que sera Madame Bovary. C'est par ces lettres que nous surprenons le secret de Flaubert au sujet de l'amour. Dans une lettre à Amélie Bosquet, après sa séparation avec Elisa Schlesinger, Flaubert écrit:

J'ai dans ma jeunesse, démesurément aimé, aimé sans retour, profondément, silencieusement. Nuits passées à regarder la lune, projets d'enlèvement et de voyages en Italie, rêves de gloire pour "elle", torture du corps et de l'âme, spasmes à l'odeur d'une épaule, et paleurs subites sous un regard. J'ai connu tout cela et tout bien connu. Chacun de nous a dans le coeur une chambre royale; je l'ai murrée.¹⁰

⁹ (Il avait rencontré Louise Pradier à Paris chez le Sculpteur Pradier et elle était devenue sa maîtresse.)

René Dumesnil, Etude et Analyse (Paris: Edition de la Pensée Moderne, 1868), p. 34.

¹⁰ Miller L. Gardner, Index de la Correspondance de Gustave Flaubert (Paris: Bibliothèque Nationale, 1934).

Flaubert a muré cette chambre royale, elle ne s'ouvrira plus pour l'artiste que lorsqu'il écrira la seconde Education Sentimentale et Madame Bovary.

Au retour de son voyage en Egypte, Flaubert s'installe encore à Croisset, dans une chambre de travail dont les fenêtres s'ouvrent sur un jardin, au bord d'un fleuve, dans une atmosphère de fraîcheur, de calme et de repos. C'est là où furent composés tous les romans de Flaubert.

C'est à Croisset que Flaubert lit à ses deux amis de voyage Maxime du Camp et Louis Bouilhet, sa première version de La Tentation de Saint Antoine. La lecture dure trente deux heures. Les deux juges (du Camp et Bouilhet) se concertent et prennent la résolution d'être francs sans réserve. Bouilhet était timide, mais nul ne se montrait plus ferme que lui dans l'expression de sa pensée lorsqu'il s'était décidé à la faire connaître; il répondit: "Nous pensons qu'il faut jeter cela au feu et n'en jamais plus parler!..."¹¹

Flaubert, comme on le devine, tempêta et défendit son oeuvre de toute la force de ses convictions, mais les deux compères ayant rendu leur arrêt n'en voulurent pas démordre. Maxime Du Camp écrit dans ses Souvenirs littéraires:

...Pendant la journée qui suivit cette nuit sans sommeil, nous étions assis dans le jardin, nous nous taisions, nous étions tristes, en pensant à la déception de Flaubert et aux vérités que nous lui avions point ménagées. Tout à coup, Bouilhet dit: 'Pourquoi n'écrirais-tu pas l'histoire de la Delaunay?' Flaubert redressa la tête, et avec joie s'écria: 'Quelle idée!'

¹¹ René Dumesnil, Etude et Analyse (Paris: Edition de la Pensée Moderne, 1968), p. 46.

Dès lors, tous les manuscrits amassés pendant ses voyages, toutes les lettres, toutes les mémoires de ses voyages de jeunesse sont à nouveau relus rentré à Rouen, en mai. Il attendra jusqu'en septembre pour s'atteler à la terrible tâche qui le tiendra rivé à sa table de travail pendant cinq ans. (D'après les dates écrites de la main même de Flaubert sur le carton renfermant le manuscrit définitif; de septembre 1851 au 30 avril 1856.)¹²

¹² Maxime Du Camp, Souvenirs Littéraires (Paris: Hachette, 1882).

CHAPITRE II

La vraie Madame Bovary

Cette Delaunay dont nous parle Du Camp dans ses Souvenirs littéraires ne s'appellait pas Delaunay, mais Delamare. Donc, Emma Bovary a existé. Elle se nommait, dans la vraie vie, Madame Eugène Delamare, née Delphine Couturier. Son père, fermier à Blainville, près de Ry, en Normandie, avait du bien mais voulait passer pour plus riche qu'il ne l'était. Il confia l'éducation de Delphine à une pension de Rouen, où elle se fit des amies d'une condition supérieure à la sienne. A l'adolescence de Delphine, l'avare fermier éluda les demandes en mariage que la beauté de sa fille ne manqua point de susciter. Delphine, cependant, qui atteignait ses vingt-trois ans et s'impatientait, s'avisa d'un stratagème: elle épaissit progressivement sa taille avec des serviettes qu'elle glissait sous son jupon. Le père Couturier accueillit dès lors en sauveur l'aspirant gendre qui se présenta sur ces entrefaites: ce fut Eugène Delamare, modeste médecin de campagne établi à Ry.

Il n'avait rien d'un don Juan, ni même d'un mari dont une femme pût s'énorgueillir, mais Delphine voulait se marier et la noce eut lieu. Tout cela se passait en 1843, c'est à dire six ans avant le départ de Flaubert pour l'Egypte.

On pourrait ici retracer l'histoire complète des Delamare, évoquer l'insuffisance intellectuelle du bonhomme qui ne lui permit qu'à grand peine d'être nommé officier de santé, c'est à dire médecin d'un rang inférieur à celui de docteur en médecine. On pourrait raconter les premières années du ménage, les efforts de Delphine pour mettre dans sa vie un peu d'éclat. On pourrait citer ses aspirations mondaines, son élégance probablement déplacée dans un petit village comme Ry, ses toilettes coûteuses, ses mobiliers, sa frénésie de romans. On pourrait ajouter que du ménage naquit une fille dont elle se soucia peu et s'occupa mal. On sait qu'elle prit pour amant un voisin de campagne dont elle s'occupa trop, puis un clerc de notaire. Tout cela n'est pas de la plus grande importance. Le dessein de Flaubert n'était pas de raconter une histoire vraie, il a voulu la remplacer dans ses perspectives de temps et de lieu, la nourrir de tout ce que lui apprenait son inlassable observation des êtres et des choses. Parcequ'elle échappe à la réalité dont elle est née, Madame Bovary n'a rien de vrai, c'est une histoire totalement inventée; inventée seulement pour la mettre dans une réalité plus vaste, dans un milieu propre à tous les temps, que l'on trouve dans tous les coins du monde. Certes les peines et les misères n'ont point diminuées en ce bas monde, et Flaubert eut raison d'écrire, un soir où il sentait le besoin de s'épancher: "Ma Pauvre Bovary souffre et pleure à cette heure dans vingt villages de France!"¹³

¹³ René Dumesnil, Etude et Analyse (Paris: Edition de la Pensée Moderne, 1968), p. 255.

CHAPITRE III

Madame Bovary: l'héroïne du roman

Emma Rouault, simple fille de paysan aisé, devrait considérer comme très favorable la destinée qui la fait épouse du médecin de campagne: Charles Bovary. Or, elle étouffe dans cet emploi obscur. C'est qu'elle a été élevée au-dessus de sa condition. C'est qu'elle s'est crue semblable aux filles de bonnes familles qu'elle avait pour compagnes chez les Ursulines de Rouen, et vouée à la même existence qu'elles. C'est que plus tard, comme elle commençait à s'engourdir, décue mais résignée dans l'ennui de sa vie conjugale, une invitation à un bal aristocratique est venue rendre force à ses rêves.

Rien de tout cela ne serait arrivé sans la confusion des classes née de la Révolution, qui a autorisé un simple paysan à faire élever sa fille comme une demoiselle; et tout peut-être, eût été sauvé si le régime semi-démocratique du règne de Louis Philippe n'avait conduit un marquis en mal de députation, à inviter en son château un obscur médecin de campagne et sa jolie femme.

Le cas de Madame Bovary est donc dans le principe, un cas social. Est-ce ressentiment que l'ambition de "s'élever" soit consciente chez elle, ou du moins soit le véritable mobile de ses actions? Pour qu'il en soit ainsi, il faudrait qu'Emma sentît l'humilité de sa condition réelle. Or, il n'en est pas le cas. Elle a, d'emblée,

une très haute idée d'elle-même. Pas une fois dans sa méditation intime à laquelle pourtant Flaubert nous invite abondamment, nous ne la voyons s'arrêter, pour souffrir dans son amour propre, à la pensée qu'elle a pour père un paysan. Elle ferme les yeux sur cette réalité. C'est de son mariage qu'elle souffre, comme d'une mésalliance.

Ignorante, impuissante à mettre de l'ordre dans ses idées, à plus forte raison incapable de concevoir la société dans son ensemble, elle ne s'y situe pas. Une seule notion claire émerge de son cahos mental: elle était faite pour la "grande vie". La "grande vie", les femmes de tous les temps en ont trop rêvé, et toujours au grand dommage de leur vertu. Elle a guidé dans des destinées éclatantes de belles réalistes qui savaient le prix de leur charmes. Cette "grande vie", c'est aussi un mal du siècle pour les femmes. Emile Zola reprendra le thème dans La Curée: il s'agit de Renée, fille aînée du président Béraud Du Châtel. Renée, femme d'Aristide Rougon, dit Saccard avait huit ans lorsque sa mère mourut. Comme Emma Rouault, elle reste pendant onze ans pensionnaire chez les Dames de la Visitation, grandissant loin du foyer paternel, se faisant une éducation fantasque. Mariée avec Aristide Saccard, elle se trouve bientôt lancée dans le monde interlope du second Empire. C'est alors une existence folle. Renée s'étourdit en des excentricités tapageuses; elle mange vite sa fortune personnelle, est entretenue d'argent par son mari, qui la jette systématiquement aux dissipations éclatantes; elle a des amants successifs, devient l'une des beautés

les plus en vue du règne et rencontre sa sensation la plus aigüe un soir de bal aux Tuileries, lorsque l'empereur s'arrête quelques secondes devant elle et, en présence de toute la cour, l'admire de son oeil plombé.¹⁴

Comme Renée, Emma Rouault est belle. Mais si Madame Bovary est belle, elle n'est rien moins que réaliste. Elle fait bon marché de sa vertu, elle n'en fait pas marché, comme dans le cas de Renée. A ses amants elle demande d'abord une exaltation, une atmosphère, une délivrance, cela même, en somme, qu'elle demande aux romans dont elle s'enivre, au mobilier, aux toilettes, aux parties fines où elle se ruine. Elle passe sa vie à planter et replanter sans cesse autour de soi le décor de ses rêves, et de ce décor c'est elle, ou plutôt son mari, qui fait tous les frais, jusqu'à la mort.

Ce penchant à s'aveugler sur soi-même, sur ses propres moyens et sur le monde extérieur, cette ambition sans but clairement défini, et si complètement dénué d'arrivisme, réclament une explication psychologique.

Cette trop jolie fille, jetée au milieu d'une réalité maussade et difficile, n'y a pas été préparée. Les Ursulines de Rouen ne l'ont pas seulement laissée se tromper sur son rang social: elles l'ont surtout trompée sur le sens de la vie. Elles ne lui ont pas enseigné cette foi véritable qui fortifie l'âme et consolide la raison, mais cette religion toute de sentiment, sans bases, dont il ne peut rester au fond du coeur qu'une soif dangereuse et toujours déçue de "consolations". Cette éducation des bonnes soeurs, cette

¹⁴ Emile Zola, Les personnages des Rougens Macquart (Paris: Bibliothèque-Charpentier, 1928), p. 37.

confusion des classes sociales, appartient en propre au XIX^{ème} siècle. Elle est un des aspects de ce style romantique que la persécution d'abord, le génie de Chateaubriand ensuite, ont répandu sur le catholicisme français dès le temps de la Restauration. Elle a donné à la France, et surtout à la France provinciale, des générations de petites et grandes bourgeoisies coupées du réel, les vues gardées du pire. D'autres, hélas, comme voilà Emma Bovary, trop portées par une sorte de faux courage, ont suivi jusqu'au bout la pente de leurs rêves.

Ce double type de femme, également incapable de jouer dans la vie un autre rôle que passif, s'est perpétué chez les français jusqu'en plein XX^{ème} siècle. Ce mal chez la femme a d'ailleurs toujours existé. Il y a toujours eu des Emma Bovary. Deux siècles avant elle, une autre fille d'Eve, mais celle-ci une grande dame, avait autant rêvé. Les mœurs, les modes, tout change en deux cents ans. Pourtant Emma Bovary et Madame de Clèves pleurent pour des rêves impossibles, devant des vies manquées; et les larmes que répand la princesse en quittant Nemours ont la même amertume que celles d'Emma. Bien que dissemblables, ces deux âmes sont rapprochées parce que l'une et l'autre avaient rêvé à ce qu'elle ne pouvaient atteindre et toutes deux ont perdu toute raison de vivre. L'héroïne de Madame de La Fayette va s'enfermer dans un cloître, l'autre s'empoisonne.

CHAPITRE IV

Le milieu d'Emma Bovary

Si Emma, comme les rêveuses de tous les temps, est victime de ses illusions, elle est surtout victime de son milieu.

Ce milieu, c'est celui qu'offre la société de son temps, le milieu créé par le bourgeois parvenu. Ce milieu est constamment hostile à Emma. Il ne lui offre pas un terrain favorable à l'épanouissement de sa nature, à la réalisation de ses aspirations. Au contraire, il suscite dans son sein un mouvement de dégoût, puis de révolte, et bientôt une folle tentative d'évasion. "Le milieu laisse à l'individu tout son relief. Il augmente son orgueil, sa virilité, il le durcit, stimule ses forces de résistance, l'engage dans une lutte désespérée dont il ne peut sortir que vaincu."¹⁵

En effet on peut dire que toute la tragédie d'Emma provient d'un manque d'adaptation aux limitations de son milieu. Au couvent, elle s'est laissé contaminer l'esprit par les romans-feuilletons du bas romantisme. Elle rêvera toute sa vie d'un amour lyrique dans un décor de souvenirs et elle tâchera de réaliser cet idéal à la fois touchant et ridicule dans le cadre d'une bourgade normande.

Emma part mal équipée pour accepter les réalités de la vie. Elle bénéficie d'une éducation disproportionnée à son rang, et se retrouve subitement à la ferme des Bertaux. Cette ferme est

¹⁵ Edward Maynial, Flaubert et son milieu (Paris: Edition de la Nouvelle Critique, 1927).

singulièrement sympathique, bien tenue, propre, confortable: elle respire une certaine douceur, elle est accueillante. Des paons picorent dans la cour plantée d'arbres, des oies s'égayent dans la mare, une abondante batterie luit sur les murs de la cuisine et de la haute armoire de la salle s'échappe une odeur d'iris et de drap humides.

Cette toute jeune fille se considère comme désillusionnée, dans un milieu indigne de son éducation, de sa finesse, de ses élégances refoulées et c'est dans cet état d'esprit qu'elle accepte la déclaration de Charles, une sorte de fuite.

Avec Charles elle envisage le moyen de faire une ascension sociale, un premier assouvissement à l'ambition d'Emma. On apprécie l'influence exercée par le milieu sur la décision d'Emma quant on voit les convives de ses noces. Ces épousailles constituent une admirable étude de moeurs à la campagne. Cependant nous ignorons tous les sentiments éprouvés par Charles et Emma ce jour-là, pas plus que l'habillement de Charles et de la mariée. Là, Flaubert a voulu peindre une noce à la campagne et non pas le mariage de Charles et d'Emma. C'est la grande fête, la grande ébullition d'un certain groupe social. Ici Flaubert insiste sur cette scène de moeurs pour montrer le dernier éclat, le suprême épanouissement du milieu auquel Emma fait ses adieux. Elle aspire à un milieu plus raffiné, où règne le bon ton, où elle sera appréciée et en valeur. Alors, de cette grosse gaîté bon enfant des fermiers, elle tombe dans l'austère et morne respectabilité du ménage bourgeois.

Elle fait connaissance de sa nouvelle demeure de Tostes: des houseaux couverts de boue sèche traînent dans un coin; un papier jaune serin, des rideaux de callicot blanc ornent la salle; le cabinet de Charles est garni d'une table, de trois chaises et d'un fauteuil de bureau. La cuisine qui sert en même temps de débarras est pleine de vieilles fêraïlles, de tonneaux vides, d'instruments de culture hors de service. Dans la chambre conjugale se trouve un lit d'acajou au fond d'une alcôve aux tentures rouges.

A ce moment l'esprit romantique de Flaubert reprend le contrôle de la situation, il va prêter son âme à son héroïne. Emma est soulevée par une crise d'énergie. Elle fait coller des papiers neufs, repeindre les escaliers, elle retire les globes des flambeaux sur la cheminée de la salle; elle fait mettre des bancs autour du cadran solaire du jardin. Quand il y a des invités le dimanche, elle présente des plats coquets; elle mène un train de vie qui effraie la vieille mère Bovary. Pour Emma "la beauté de la femme, est d'abord la beauté du décor".¹⁶

Emma emploie toute son ingéniosité et son orgueil à hisser sa pauvre petite maison à la hauteur de ses prétentions; elle s'occupe d'en tirer tout le parti possible, elle tâche de parer à sa laideur où elle l'a trouvée. Plus important, elle se sent de taille à lutter avec son milieu et lui impose sa personnalité.

Mais sa bonne volonté s'épuise vite, son effort n'est pas continu. Elle retombe dans le désillusionnement. Elle n'est pas

¹⁶ Albert Thibaudet, Gustave Flaubert (Paris: Gallimard, 1935), p. 108.

encore à sa place, elle n'a pas atteint le niveau social qu'elle mérite. Alors l'esprit romantique de Flaubert encore une fois intervient: elle rêve de l'Italie, de la Suisse, de l'Ecosse, de ces milieux où le bonheur pousse à l'état sauvage, où le bonheur s'épanouit au soleil, prêt à cueillir, à rassasier, comme les herbes hautes des vallons du Kansas.

Ayant amené Emma à cet état d'apitoiement, Flaubert fait intervenir le milieu de la Vaubyessard. La description en est exceptionnellement complète. Nous avons les jardins du château, ses dépendances, les écuries, la serre chaude, l'orangerie, la pièce d'eau. Nous entrons avec Emma dans le vestibule dallé de marbre, nous trouvons la salle de billard dont les parois sont ornées de portraits de famille. La somptueuse mise en scène du dîner, avec cristaux à faucettes, cloché d'argent et bouquets alignés, le service impeccable, la délicatesse des mets, nous donne une idée du train de vie qu'on mène au château.

Flaubert ici signale rapidement les détails communs d'habillement, de conduite et de manière d'être des femmes et des hommes de ce milieu. Il cherche non pas à les différencier les uns des autres mais à les rapprocher. Une sorte d'unité, de status quo, c'est une marque de fabrique en sorte. Ce sont pour les femmes des garnitures de dentelles, des broches de diamants, des bracelets à médallons; pour les hommes des cheveux lustrés de pommade fines, de jolies cravates, des favoris longs, des mouchoirs brodés. La conversation de ces gens, comme leurs habits, leurs attitudes, portent la marque de leur milieu. Ils causent d'Italie, chevaux, paris. Leurs moeurs sont libertines mais menées avec brio.

Le beau-père du marquis a été l'amant de la reine Marie-Antoinette. Les hommes laissent percer à travers leurs manières raffinées en apparence, la brutalité qui vient du maniement des chevaux de race et de la société des femmes perdues.

Au plus fort de son absorption dans ce milieu, Emma se souvient émerveillée des Bertaux, de cette vie de ferme si récente et qui lui semble si lointaine. Alors elle se gonfle d'orgueil en songeant au chemin parcouru. Ce spectacle pourtant l'encourage et l'aigrit. Le contraste du festin de la Vaubyessard avec la soupe à l'oignon et le veau à l'oseille de chez elle, des grooms en culotte courte et du garçon à la blouse trouée qui vient panser la jument, des jardinières garnies de fleurs, des épais tapis, des stores de soie avec ses rideaux de calicot, ses misérables flambeaux argentés, sa bibliothèque de sapin. Le contraste de ce château avec sa triste et vulgaire maison de Tostes provoque chez Emma une colère violente. Subitement arrachée à son milieu, elle est réabsorbée par lui, mais étourdie, meurtrie, brisée par le choc.

Cette douleur va se prolonger, car le souvenir et le regret de la Vaubyessard se frottent sans cesse à la médiocrité de sa vie réelle. Elle qui est si jolie, fine, élégante, avec le goût et le sens du luxe, s'est sentie tout à fait à la hauteur de ce milieu de richesse, elle a même vu des duchesses qui avaient la taille plus lourde qu'elle! Elle a eu du succès, elle a dansé avec un vicomte!

Alors elle suit en pensée ce vicomte à Paris. La ville de Vaubyessard devient la capitale de ses rêves, de son domaine, du

château pour lequel elle avait été forgée au couvent des Ursulines. Elle souffre dans la médiocrité de son ambiance et de là naît une mélancolie qui se transforme bientôt en amertume et en haine.

De ce supplice naît une révolte farouche. Emma décide de pousser plus loin que Tostes, d'arriver à un milieu plus aisé, plus rapproché de ces régions où le bonheur pousse à l'état sauvage. Dès lors elle boit du vinaigre pour se faire maigrir, cultive une toux sèche, et inquiète si bien son mari qu'il se résigne à quitter Tostes pour Yonville L'Abbaye.

Ainsi le mouvement du roman a été déclenché non pas par un évènement ou un changement de sentiment chez l'héroïne, mais par le milieu. Un milieu qui prend les proportions d'un évènement et qui engendre un sentiment. Cette amélioration du milieu est la véritable cause du déplacement des Bovary de Tostes à Yonville L'Abbaye, comme l'avait été la véritable cause du mariage pour Emma: la fuite de la vulgarité du milieu fermier.

Flaubert a manoeuvré ces milieux dans une intention stratégique. Il introduit tout un milieu de décor, gens, conversations, moeurs, dans le roman afin d'aboutir à un résultat précis qu'il annonce comme une preuve de théorème. Cette phrase sera la phrase centrale du roman; le commencement de la fin: "Le coeur d'Emma était comme ses souliers de satin, au frottement de la richesse, il s'était placé dessus quelque chose qui ne s'effacerait pas."¹⁷

¹⁷ Gustave Flaubert, Madame Bovary (Paris: Garnier-Flammarion, 1966), p. 89. (Ce livre sera désormais noté dans le texte avec M. B. et le numéro de la page où se trouve la référence.)

En effet à partir de ce moment, les goûts de luxe d'Emma s'accroissent avec une effrayante rapidité. Dans son esprit effarouché elle confond l'élégance des habitudes avec la délicatesse des sentiments. Dès lors un cadre luxueux sera la condition indispensable du grand amour.

Flaubert ménage pour Emma un contact et un seul avec un milieu riche. Quand ce milieu a servi, Flaubert le délaisse pour passer à d'autres.

Yonville l'Abbaye sera le nouveau milieu d'Emma, le milieu de son évolution sociale. C'est pour cela que Flaubert le décrit avec tant de précision, une précision balzacienne.

Flaubert nous emmène à Yonville en voiture. Il se fait guide, il nous donne l'origine du nom du lieu, l'histoire, population, position géographique, composition du sol, cultures, engrais, sources ferrugineuses, débouchés pour la vente des produits, il ne néglige rien. On connaît l'église, les halles, la mairie et surtout la pharmacie de Homais, enfin tout ce qu'il y a de voir à Yonville.

Flaubert à ce moment passe du milieu physique au milieu humain, car s'il y a d'autres choses que l'intérieur d'une maison ou l'attrait d'une ville qui déterminent l'homme, ce sont les autres hommes.

Bien que Flaubert vient de décrire Yonville en tant que milieu physique, il va s'en occuper désormais en tant que milieu humain.

Dans ce nouveau milieu Emma n'avait personne à qui faire ses confidences, personne pour la conseiller. La fatalité du milieu

veut qu'elle n'ait aucune amie pour la guérir de ses malaises romantiques et l'aider à se faire une vie heureuse. Cette fatalité, c'est la fatalité romantique de Flaubert. Dans une lettre à Maxime Du Camp il écrit :

L'ennui n'a pas de cause, vouloir en raisonner et le combattre par des raisons, c'est ne pas le comprendre. Il fut un temps où je regorgeais d'éléments de bonheur et où j'étais véritablement à plaindre...prends garde seulement à la rêverie: c'est un vilain monstre qui attire et qui déjà mange bien des choses. C'est la sirène des âmes; elle chante, elle appelle; on y va et l'on n'en revient plus."¹⁸

Mais revenons à Emma. Emma est-elle dans son propre milieu? Voyons ce qu'offre Yonville: le brillant apothicaire Monsieur Homais, Monsieur Binet, un ancien percepteur, personnage flegmatique qui occupe ses loisirs à tourner des ronds de serviette; le rubicon curé Bournisien, la douce, bête et amorphe Madame Homais, Madame Tuvache femme du maire, Mesdames Caron, langlois, Dubreuil,...dignes bourgeois et épouses bourgeoises, toujours à l'affût d'un morceau de scandale. Cependant elle connaît enfin un personnage sympathique: Léon, le jeune clerc du notaire, imbu des mêmes lectures qu'Emma, et qui s'ennuie comme elle. Emma trouve dans Léon un confident. Ils sont tout deux jeunes, plein de verve et d'ambition. Il représente un remède pour Charles Bovary: un malaise qu'on appelle banalité.

Bientôt Emma s'éprend de ce jeune homme blond avec la double fureur d'un premier amour et d'un amour interdit. Elle en éprouve cependant un malaise et un soir, une espèce d'apaisement religieux

¹⁸ Lettre de Gustave Flaubert à Maxime Du Camp, Avril 1846 (Paris: Bibliothèque Nationale).

l'envahit; elle s'en va se confesser, trouver la consolation et le courage, puiser un soutien moral auprès du curé Bournisien.

Malgré sa vocation sainte, c'est l'homme le plus terre à terre qu'on puisse imaginer. Une sorte de prêtre paysan, qu'elle aurait pu connaître aux Bertaux ou même à Tostes.

Voilà comment il se présente à Emma quand, désespérée, elle s'adresse à lui:

La lueur du soleil couchant qui frappait en plein son visage, pâlisait le lasting de sa soutane, luisante sous les coudes, effiloquée par le bas. Des taches de graisse et de tabac suivaient sur sa poitrine large la ligne des petits boutons, et elles devenaient plus nombreuses en s'écartant de son rabat, où reposaient les plis abondants de sa peau rouge; elle était semée de macules jaunes qui disparaissaient dans les poils rudes de sa barbe grisonnante. Il venait de dîner et respirait bryamment. (M.B., p. 145.)

Cette espèce d'animal certes doit suffire aux aspirations spirituelles des âmes d'une cure de province, mais tout ce qui est raffiné et élégant dépasse sa compréhension.

Flaubert l'a voulu ainsi. Aucun secours ne doit arriver du dehors; il faut qu'Emma soit rejetée sur elle-même. Elle profite autant que possible des ressources de son milieu; rien ne l'arrête sur la pente où elle se sent glisser. La fatalité du romantisme de Flaubert là encore se fait manifester. Cette fatalité, ce desespoir Flaubert l'a connu, il l'a vécu. Dans une de ses lettres à Louise Colet il dit:

Parmi les marins, il y en a qui découvrent des mondes, qui ajoutent des terres à la terre et des étoiles aux étoiles. Ceux là ce sont les maîtres, les grands, les éternellement beaux. D'autres lancent la terreur par les sabords de leurs navires, capturent, s'enrichissent et s'engraissent. Il y en

a qui s'en vont chercher de l'or et de la soie sous d'autres cieux...Moi je suis l'obscur et patient pêcheur de perles qui plonge dans les bas-fonds et qui vient les mains vides et la face bleuie. Je passerai ma vie à regarder l'océan de l'Art ou les autres naviguent ou combattent, et je m'amuserai parfois à aller chercher au fond de l'eau des coquilles vertes ou jaunes dont personne ne voudra; aussi je les garderai pour moi seul et j'en tapisserai ma cabane.¹⁹

Léon part pour Paris. L'état de langueur d'Emma s'aggrave.

Le hasard lui fait rencontrer Monsieur Rodolphe de la Huchette, une petite ferme des environs. Celui-ci trouve la jeune femme très jolie et en veut la faire sa maîtresse. Il décide de commencer sa conquête à la fête des comices agricoles. Là encore une fois, on retrouve un milieu rebutant à Emma. Le milieu fermier avait poussé Emma au mariage, le milieu bourgeois va la pousser à l'adultère.

Pendant cette fête des foules de paysans envahissent la ville, les fermières des environs arrivent à cheval, leurs robes retroussées par une épingle, sentant le lait. Leurs maris arborent leurs chapeaux neufs qu'ils protègent avec leurs mouchoirs, certains d'entre eux ont des croix d'or qui leur battent sur la poitrine (M.B., p. 164).

Flaubert nous donne ici un tableau du nouveau milieu d'Emma. En médiocrité et banalité la bourgeoisie rivalise avec la campagne. On a lavé la façade des maisons, la mairie est enguirlandée de lierre. Devant l'estrade flottent des bannières dédiées à l'Industrie, à l'Agriculture, au Commerce et aux Beaux Arts. On fait venir la garde nationale de Buchy pour s'adjoindre au corps des pompiers commandés par Binet. On a dressé une tente pour le festin. Emma

¹⁹ Lettre de Gustave Flaubert à Louise Colet, le 7 octobre 1846 (Paris: Bibliothèque Nationale).

revoit, presque dans les mêmes détails ses noces de campagne aux Bertaux. Sur l'estrade, dans des fauteuils d'Utrecht rouges, sont posés de gros spécimens de bourgeoisie!

Tous ces gens-là se ressemblaient. Leurs molles figures blondes, un peu hâlées par le soleil, avaient la couleur du cidre doux, et leurs favoris bouffants s'échappaient de grands cols roides, que maintenaient des cravates blanches à rosette bien étalée. Tous les gilets étaient de velours, à châle; toutes les montres portaient au bout d'un long ruban quelque cachet ovale en cornaline; et l'on appuyait ses deux mains sur ses deux cuisses, en écartant avec soin la fourche du pantalon, dont le drap non décati reluisait plus brillamment que le cuir des fortes bottes (M.B., p. 171).

Là encore Flaubert nous donne de rapides détails communs d'habillement, de conduite et de manière d'être des femmes et des hommes de ce milieu de bourgeoisie. On y voit ici aussi une sorte d'unité, une marque de fabrique déposée: Fait Bourgeois. Flaubert nous présente un ensemble, comme il l'avait fait pour le bal chez le marquis de La Vaubyessard.

A la fête des comices agricoles on commence les festivités. Les pompeuses banalités officielles se déroulent devant des bourgeois et des paysans, égalisés dans une même béatitude.

On voit maintenant pourquoi Flaubert a placé la déclaration de Rodolphe au moment des comices. C'est pour qu'Emma voie son milieu porté au maximum de ses possibilités. Elle voit le milieu bourgeois comme elle avait vu le milieu fermier.

Que pourrait être la réaction d'Emma quand elle entend le discours du conseiller et voit la médaille de pacotille offerte à la vénérable Catherine Leroux pour cinquante-quatre ans de service

dans la même ferme? Comme dirait une fille moderne Américaine:
 "Is that all there is?" Quel remords aurait-elle à se révolter et
 à pêcher contre la morale de cette société? Qu'y a-t-il dans cette
 absurde béatitude de bourgeoisie pour la retenir, garder sa
 loyauté?

C'est alors que par contraste, Flaubert nous présente Rodolphe.
 C'est un monsieur riche, possesseur d'un château, un homme fin, un
 homme du monde, qui porte des bottines de nankin plaquées de cuir
 verni et dont les cheveux noirs éxhalent un parfum qui intoxique.
 Ce Rodolphe ressemblerait-il au vicomte de la Vaubyessard?
 Rodolphe se moque de "ce rassemblement d'imbéciles" qui s'agite sur
 la place. Il évoque à Emma un rêve, un autre milieu: "L'autre
 morale, la grande, l'éternelle, qui est tout autour et au-dessus,
 comme le paysage qui nous environne et le ciel blue qui nous
 éclaire (M.B., p. 175)."

Ainsi, le milieu bourgeois de Tostes, comme le milieu fermier
 de la ferme des Bertaux offre de puissants secours aux appels
 passionnés du séducteur, et Emma devient l'amante de Rodolphe.

Les premiers moments d'exultation passés, Emma commence à
 s'apercevoir de la brutalité fondamentale de Rodolphe. Une lettre
 de son père la rend encore un peu plus mélancolique:

Comme il y avait longtemps qu'elle n'était plus auprès
 de lui, sur l'escabeau dans la cheminée, quand elle faisait
 brûler le bout d'un bâton à la grande flamme des joncs
 marins qui pétillaient! ... Elle se rappela des soirs d'été
 tout plein de soleil. Les poulains hennissaient quand on
 passait, et galopaient, galopaient.... Il y avait sous sa
 fenêtre une ruche à miel, et quelquefois les abeilles

tournoyant dans la lumière, frappaient contre les carreaux comme des balles d'or rebondissantes. Quel bonheur dans ce temps là! quelle liberté! quel espoir! quelle abondance d'illusions! Il n'en restait plus maintenant! Elle en avait dépensé à toutes les aventures de son âme, par toutes les conditions successives, dans la virginité, dans le mariage et dans l'amour; les perdant ainsi continuellement le long de sa vie, comme un voyageur qui laisse quelque chose de sa richesse à toutes les auberges de la route (M.B., p. 201).

Maintenant une tristesse s'empare d'Emma. Elle se met à regretter ce temps de simplicité, de liberté, de bonheur. Elle a même des remords et sent l'écoeurement devant sa vie actuelle. Elle éprouve même un brusque élan de tendresse pour sa fille, elle voudrait essayer de revenir à son mari. Flaubert là intervient: nous l'avons dit le romantisme est voué à un destin sombre. Le bonheur d'Emma ne doit pas triompher dans ce milieu et Flaubert a besoin d'une voie d'échappée. Le pharmacien avec son projet d'opération sur le garçon d'écurie lui offrira un moyen. Elle encourage son mari dans cette tentative de gloire et de fortune, elle se voit déjà femme d'un illustre médecin de grande ville.

Charles sectionne le tendon du pied bot d'Hippolyte, la gangrène s'y met, on est obligé de pratiquer l'amputation. Emma furieuse, humiliée, se rejette dans les bras de son amant. Elle n'a pas réussi à faire améliorer son genre de vie par son mari. Elle a compris que son incapacité médicale la gardera à jamais à Yonville, alors elle cherchera ailleurs. Elle s'attache à son amant, elle le supplie de l'emmener. La compulsion inspirée par le milieu réel fait croître en elle l'attraction du milieu imaginaire. Emma se lance dans un rêve qui l'emportera avec Rodolphe en Italie, dans le pays du bonheur

elle se retrouvera dans les bras de son vicomte. Au lieu de lutter désespérément contre l'inévitable monotonie du milieu provincial, au lieu de se contenter d'une misérable existence récompensée par une médaille, après cinquante-quatre ans de service, elle va s'évader dans un élan de héroïsme féminin et d'audace.

Cependant Rodolphe, réflexion faite, refuse de s'embarrasser de cette femme et de son enfant. Il rompt avec Emma et quitte le pays.

Emma n'a pas le courage et la dédication de Dom Quichotte, ce premier échec est la défaite de toute sa vie. Quoique qu'elle reste persuadée de l'existence de ce magique pays du bonheur, elle renonce à l'atteindre jamais. Pour la première fois elle pense au suicide.

Ce terrible écrasement de sa volonté la fait chercher encore une fois un appui dans la religion. Pour la deuxième fois elle se tourne vers le curé Bournisien; reçoit-elle un secours? Flaubert nous dit:

Mais, n'étant pas très versé dans ces matières, sitôt qu'elles dépassaient une certaine mesure, il écrivit à M. Boulard, libraire de Monseigneur, de lui envoyer 'quelque chose de fameux pour une personne du sexe, qui était pleine d'esprit' (M.B., p. 240).

Ces quelques choses de fameux: l'Homme du monde aux pieds de Marie, par M. de..., décoré de plusieurs ordres, ce sont des écrits auxquels Emma ne comprend rien, des espèce de roman pieux qui lui paraissent écrits dans l'ignorance des problèmes du monde.

Emma abandonne donc ces lectures que Bournisien lui a passées et s'adonne à des charités excessives. Le curé n'a ni la finesse ni l'autorité de régler ce nouvel intérêt d'Emma et d'en faire quelque chose de durable et productif. Emma s'éloigne insensiblement de la religion en face encore au nouveau vide de la vie. Malgré des invitations et des soirées passées avec les commères de la ville, Emma bientôt s'ennuie à Yonville comme auparavant.

C'est alors qu'Homais suggère à Charles d'emmener sa femme au théâtre de Rouen pour la distraire. Là elle revoit Léon et retombe fatalement dans l'adultère.

Revenue à Yonville elle se trouve témoin d'un orage domestique dans la famille des Homais. Il s'agit de la scène où Justin se trompe de bouteille (bien qu'une bouteille de verre bleue ne ressemble guère à une bassine) et il aurait pu empoisonner toute la confiture de groseille de madame Homais avec l'arsenic. Justin est secoué si vivement que de sa poche tombe.. l'Amour conjugal.. Alors l'indignement du père et ses rugissements: "Tu n'as donc pas réfléchi qu'il pouvait, ce livre infâme, tomber entre les mains de mes enfants, ternir la pureté d'Atalie, corrompre Napoléon! (M.B., p. 274)."

Emma évidemment se moque de la pureté d'Atalie ou de la corruption de Napoléon. Cette scène pourtant est rédigée par Flaubert avec intention.

Encore une fois il va mettre en jeu les deux milieux qui partagent la vie d'Emma. A Rouen Emma laisse derrière elle le

parvis de Notre Dame ensoleillé, avec des vols d'oiseaux dans le ciel bleu, le gargouillement de la fontaine, les fleurs étalées sur la place et l'extase de l'amour défendu.

Il nous semble que cet épisode est introduit non seulement pour faire connaître à Emma l'emplacement de l'arsenic, mais aussi pour lui ôter tout remords de son péché, pour lui faire voir la platitude de la vie conjugale, pour la justifier et la confirmer dans sa révolte.

Encore une fois ce tableau cause la même réaction que pour les comices une réaction de mépris chez Emma. Ici Flaubert profite de l'occasion pour montrer à Emma et au monde entier l'énorme ridicule de ce bonhomme Homais qui est l'incarnation même de la "puissance de la fatalité de la bêtise humaine, sous sa forme privilégiée de la médiocrité bourgeoise".²⁰

Emma continue de tromper son mari. Sous prétexte de prendre des leçons de piano, elle rejoint son amant à Rouen chaque jeudi. Léon a loué une chambre d'hôtel dans le quartier des théâtres. Son grand lit en forme de nacelle, son tapis discret, ses rideaux de levantine rouge, ses ornements folâtres, toute cette splendeur de la chambre des grandes villes chatouillent les instincts de luxe d'Emma. Ils forment un cadre d'amour qu'elle a tant désiré... C'est son milieu magique en Italie.

²⁰ Edward Maynial, Introduction à Madame Bovary (Paris: Edition Garnier, 1943), pp. XI-XII.

L'habitude de ne se rien refuser, qu'elle a héritée de son père, cette croyance, qu'elle a cueillie dans ses lectures, que l'amour dépend des choses matérielles, croyances raffermies par son contact avec le milieu de la Vaubyessard, va l'entraîner à la ruine.

Si enfin elle a trouvé son propre milieu, milieu dans lequel elle se sent vivre, un milieu pour lequel son corps et son esprit ont été forgés chez les Ursulines, il n'en est pas moins exorbitant pour le portefeuille de Léon. Celui-ci qui trouve la dépense un peu lourde, tâche de la persuader qu'ils seraient aussi heureux dans une chambre plus modeste, mais cette idée bien sûr se bute à tous les préjugés d'Emma. Au contraire, elle s'achète des babioles, des robes, des parfums. Elle voudrait avoir un tilbury, prendre Justin comme cocher. Enfin elle a recours au luxe comme à un opium qui lui masque la réalité.

Cet enivrement dans l'amour et le luxe, lui fait oublier la médiocrité auquel elle appartient, elle a laissé les Bertaux, elle a quitté Tostes, elle a abandonné Yonville. Elle se trouve encore une fois au château de la Vaubyessard et son vicomte, c'est Léon.

Tout cela coûte cher et Flaubert nous montre dans son roman l'ingénuité d'Emma aux prises avec les chicaneries de l'Heureux. Elle perd sa bataille. Un beau jour, c'est le coup de foudre: la saisie de ses meubles. Elle doit combattre, elle fait appel sans succès à la générosité de ses amants. Là encore elle échoue. L'avenir ne présente que le pardon humiliant de Charles, et la vie en commun dans un petit village. Abandonner son Italie? Non, elle préfère s'empoisonner.

CHAPITRE V

Le rôle particulier que joue le milieu

Emma aurait pu trouver dans des éléments extérieurs, la religion, l'amitié, le théâtre, les occupations diverses, une pâture à son esprit vagabond. Elle aurait pu trouver un intérêt subsidiaire pour combler le vide de sa vie sentimentale, un plaisir qui lui aurait donné la patience pour supporter la co-habitation avec un homme qu'elle n'aime pas. Mais quel stimulant tirer de la vie à Tostes? Le dimanche, les paysans vont à la messe. Matin et soir, les chevaux de la postes vont boire à la mare. Tous les jours à la même heure, le maître d'école ouvre les auvents de sa maison, le garde-champêtre s'en va. Parfois un bohémien passe qui joue une valse sur un orgue de barbarie et fait sauter son singe. A Yonville la vie n'est guère plus mouvementée. Deux évènements journaliers marquent le rythme: le départ de l'Hirondelle le matin et son retour l'après midi avec la descente des voyageurs, et la distribution des paquets par le conducteur. Mercredi c'est le jour du marché. Jamais rien ne se passe, il n'y a que les comices agricoles ou l'amputation de la jambe d'Hippolyte qui dérangent ce petit train de vie. Ni à Tostes ni à Yonville Emma se trouve une amie. Elle est toujours isolée moralement. Les seules personnalités attirantes avec quelqu'état d'esprit sont ses amants.

Flaubert a mis à sa disposition pour soutenir spirituel et intellectuel que deux immenses caricatures de la bêtise ecclésiastique et de la bêtise bourgeoise: Bournisien et Homais.

Homais, Bournisien, les comices de Yonville, ne sont pas seulement qu'un épisode descriptif du roman. C'est de la caricature sociale, et ces personnages ou cette scène valent surtout parce qu'ils expriment les rancœurs de Flaubert, ses aspirations d'anarchiste intellectuel.

Homais et bournisien représentent le milieu d'Emma. Ils constituent les causes atténuantes du suicide d'Emma; ils sont en quelque sorte sa justification.

Ainsi c'est non seulement le mariage avec un homme banal qui fait le malheur d'Emma, mais encore toutes les conditions d'existence à travers lesquelles elle a passé, toutes les personnes que le sort a mises autour d'elle. F. Brunetière, dans son oeuvre: Le Roman naturaliste nous dit:

Il se trouve que ce milieu était le vrai milieu, disons le seul, où pût vivre et se façonner, et se laisser pétrir aux circonstances, une femme telle qu'Emma Bovary. Essayez en effet, de la changer de son milieu. Modifiez un seul des éléments qui forment son atmosphère physique et morale; supprimez un seul des menus faits dont elle subit la réaction, sans le savoir elle-même; transformez un seul des personnages dont l'influence inaperçue domine ses résolutions... Vous avez changé tout le roman.²¹

Même Charles, pauvre hébété qu'il est se rend compte du rôle qu'ont joué les forces extérieures dans les infidélités de sa femme.

²¹ Ferdinand Brunetière, Le Roman naturaliste (Paris: Calman-Levy, 1897), pp. 167-168.

Quand il rencontre Rodolphe, il lui dit d'une voix éteinte et avec l'accent résigné des douleurs infinies: "Non, je ne vous en veux plus!" Il ajouta même un grand mot, le seul qu'il ait jamais dit: "C'est la faute de la fatalité (M.B., p. 366)."

En effet, si Emma s'enfonce de plus en plus, au cours du roman, dans la dégradation morale, c'est parce que dès le couvent, le microbe romantique lui a été inoculé. C'est aussi parce que rien dans son milieu soit physique, soit moral, ne vient l'aider à combattre les progrès de ce microbe dans son imagination et dans son coeur.

Pas de doute, Madame Bovary est la victime de son milieu.

CHAPITRE VI

Conclusion

Ce roman de Flaubert reste de nos jours un des plus beaux romans réalistes. C'est parce qu'il n'a pas paré ses personnages d'un romantisme excessif. Ils apparaissent vivants, dans notre propre existence, ils semblent être là, près de nous; nous en connaissons tous de leur genre et de leur caractère. Cependant, il faut admettre que cette vie réelle est actuellement vue à travers les sentiments de l'auteur. Flaubert a choisi, nous l'avons dit, tous les menus détails avec un but défini, il a inventé des situations particulières, il a créé à son goût une Delphine Delamare, il l'a appelée Emma Bovary.

De Madame Descharmes, nous avons gardé cette anecdote: Une personne ayant beaucoup connu Mademoiselle Bosquet, nous certifie que celle-ci, ayant demandé à Flaubert sur qui il avait conçu le personnage de Madame Bovary, Flaubert lui aurait répondu très nettement et plusieurs fois: "Madame Bovary, c'est moi."

Chose curieuse, un mot semblable avait été attribué à Cervantés. Cervantés s'était refusé à toute explication au sujet des caractères du roman, et quand le licencié Nugné hazarde de lui

demander le vrai nom du bon chevalier de la Manche, "Dom Quichotte", dit-il, avec un triste sourire, c'est moi.²²

"Madame Bovary, c'est moi," répondit Flaubert. Ce que l'on prenait pour une plaisanterie, était exactement un aveu. En effet nous retrouvons Flaubert tout entier dans ses personnages et on le verra parfaitement dans chacun d'eux.

Dans un supplément à la correspondance de Flaubert, on retient les questions de Taine et les réponses de Flaubert. "J'ai besoin, écrivait Taine, de cas spéciaux, d'hypertrophiés pour ces matières d'imagination et d'images. Je prends divers renseignements auprès de ces hypertrophiés, et vous en êtes un."²³

Suivait un questionnaire ainsi formulé:

1. Quand vous êtes arrivé à vous figurer minutieusement un personnage, la taille et le visage d'Emma, par exemple, y a-t-il des moments où l'imagination intensive puisse être confondue par vous avec l'objet réel?

Réponse: Oui, toujours, l'image est pour moi aussi vraie que la réalité objective des choses, et ce que la réalité m'a fourni, au bout de très peu de temps ne se distingue plus des embellissements ou modifications que je lui ai donnés.

2. Vous est-il arrivé, ayant imaginé un personnage ou un endroit avec intensité et longtemps, d'en être obsédé comme par une hallucination, le personnage se reformant de lui-même et faisant tache sur le champ de la vision?

Réponse: Les personnages imaginaires m'affolent, me poursuivent, ou plutôt c'est moi qui suis dans leur peau. Quand j'écrivais l'empoisonnement de Mme Bovary, j'avais si bien le goût de l'arsenic dans la bouche, j'étais si bien empoisonné moi-même que je me suis donné deux indigestions

²² René Descharmes, Musée des familles, 1836-1837 (Paris: Bibliothèque Nationale).

²³ René Dumesnil, Oeuvres complètes (Paris: Edition Conrad-Lambert, 1954), pp. 91-96.

coup sur coup-deux indigestions réelles car j'ai vomi tout mon dîner. Il y a bien des détails que je n'écris pas: ainsi dans le passage que j'écris immédiatement, je vois tout un mobilier, y compris des taches sur les meubles dont il ne sera pas dit un mot.

Madame Bovary donc est l'oeuvre d'un auteur hypersensible.

Flaubert, nous le savons par ses lettres, était un émotif.

Flaubert aussi, est absent de son oeuvre, c'est à dire: pas de reflexion personnelle au sujet des personnages ou de leur caractère, nul lyrisme qui favoriserait une situation sur une autre. Il ne prend pas parti, il reste impersonnel.

Il a écrit au sujet de son roman: "Autant je suis débraillé dans mes autres livres, autant dans celui-ci je tâche d'être boutonné et de suivre une ligne droite géométrique."²⁴ Ceci il le veut, et pour plusieurs raisons. Au point de vue philosophique, tout au moins, parce que d'après lui tous les objectifs se valent. Un conte des noces aux Bertaux peut-être aussi émouvant qu'une histoire du bal de la Vaubyessard. Pour lui la créature la plus insignifiante a son intérêt dans la description, il faut énoncer les faits tels qu'ils le sont, enfin, c'est la forme qui compte, tout dépend de l'exécution. Cette exécution, cette maîtrise du style, ce mot juste, sont pour Flaubert la réussite. Il avait échoué avec La Tentation de Saint Antoine, il avait réussi avec Madame Bovary.

²⁴ René Dumesnil, Correspondance (Paris: Edition Conrad-Lambert, 1954).

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvres principales

Dumesnil, René. Madame Bovary, Etude et Analyse. Paris: Edition de la Pensée Moderne, 1968.

Cet ouvrage de René Dumesnil fait part d'une collection: Oeuvres complètes de 13 volumes (Edition Conard-Lambert), auxquels se sont ajoutés 9 volumes pour La Correspondance, et 4 autres volumes pour un Supplément à la Correspondance. Cet ouvrage nous présente une critique très précise et pénétrante des sources documentaires. Dumesnil fait une analyse détaillée des scénarios et de la méthode de travail de Flaubert par la lecture attentive de ses brouillons et de ses lettres. Un intérêt devrait se porter à la troisième partie de son Analyse, parce qu'elle est consacrée à Madame Bovary devant les contemporains et la postérité.

Flaubert, Gustave. Madame Bovary. Paris: Garnier Flammarion, 1966.

Ce livre sera cité bien des fois dans le texte parce qu'il nous fournit des détails précis sur les milieux d'Emma, des paysans, des bourgeois et des personnages principaux du roman.

Oeuvres secondaires

Bruneau, Jean. Les débuts littéraires de Gustave Flaubert. Paris: A. Collin, 1962.

La présentation des oeuvres de jeunesse de Gustave Flaubert ainsi que les grands romans, met en valeur dans cette publication, les apports personnels de l'auteur dans la genèse de Madame Bovary.

Brunetière, Ferdinand. Le roman naturaliste. Paris: Calman-Levy, 1897.

Brunetière dans son oeuvre définit le roman naturaliste. Il nous dit: "Le mot naturalisme a un sens apparent et un sens profond." Il ajoute que le naturalisme existe effectivement, non seulement comme mouvement littéraire, mais en tant que doctrine intellectuelle: la volonté d'observer les réactions humaines.

Descharmes, René. Musée des familles, 1836-1837. Paris: Bibliothèque Nationale, (no date).

On trouve dans ce recueil des esquisses et des anecdotes très intéressantes au sujet de la famille du romancier.

Maynial, Edward. Flaubert et son milieu. Paris: Edition de la nouvelle critique, 1927.

Il a accumulé dans son oeuvre les faits au terme d'enquêtes, pour présenter de vastes tableaux dans lesquels une société, une famille, un individu seront étudiés dans leurs rapports avec le milieu social et les déterminismes du monde extérieur et de leur tempérament.

Van Tieghem, Philippe. Le Romantisme Français. Paris: Presse Universitaire de France, 1972.

Dans cette brochure, l'auteur nous montre l'extraordinaire importance du roman, par rapport aux autres genres. Cette importance accrue par l'évolution générale des moeurs, du développement du goût pour la lecture, et surtout parce que le romantisme, en faisant de l'individu un objet de littérature, a permis la création du roman personnel.

Zola, Emile. Les personnages des Rougen-Macquart. Paris: Bibliothèque-Charpentier, 1928.

Dans cet ouvrage, Zola dénombre les douze cents personnages des Rougen-Macquart, en résumant leurs faits et gestes à travers vingt volumes.

Oeuvres supplémentaires

Du Camp, Maxime. Souvenirs littéraires. Paris: Hachette, 1882.

Dumesnil, René. Oeuvres complètes. Paris: Edition Conrad-Lambert, 1954.

_____. Flaubert, l'homme et l'oeuvre. Paris: Desclée et de Brouwer, 1933.

Les Amis de Flaubert, Bulletin semestriel. Rouen: Pavillon de Croisset, par Dieppedalle (Seine-Maritime).

L'association des "Amis de Flaubert" remonte à l'époque du rachat du pavillon, par un comité, en 1905. Cette société a pour but: la conservation du Pavillon de Croisset, préservation de la chambre natale de Gustave Flaubert à

l'Hôtel Dieu, de sa bibliothèque à la mairie de Rouen. Un Bulletin semestriel est adressé à tous les membres adhérents ainsi qu'aux Sociétés littéraires analogues.

Maynial, Edward. Introduction à Madame Bovary. Paris: Edition Garnier, 1943.

Pognon, Edmond. Flaubert, Madame Bovary (Introduction). Paris: Club Bibliophile de France, 1953.

APPENDICE

Les personnages

Emma Bovary: née Roualt. Elle passe sa jeunesse au couvent des Ursulines de Rouen. C'est là que son imagination s'enflamme à la lecture des livres. Revenue aux Bertaux, elle prend la campagne en dégoût et accepte d'épouser le premier venu. Tout le développement du roman est contenu dans cette situation initiale: une jeune fille rêveuse, exaltée par ses lectures et dont certaines attitudes trahissent déjà le déséquilibre, qui épouse un médiocre médecin, destiné à mener une vie médiocre.

Charles Bovary: Le roman de Flaubert commence par la description du jeune écolier. Plus tard il sera un homme sans caractère. Charles apparaît d'abord comme un faible, destiné à être dominé. Par sa mère d'abord, qui choisit pour lui sa première femme, par cette épouse ensuite, qui le tient en lisières comme un enfant, par Emma enfin, qui le mène à sa volonté. Son absence de caractère est totale, jusqu'à la lâcheté. Il respectait sa mère, et il aimait infiniment sa femme, c'est tout ce qu'on pourrait dire de bon sur lui.

Rodolphe: Un bel homme de trente-quatre ans, un des voisins a Yonville. Son expérience des femmes et son tempérament mondain sont complémenté d'un solide "bon sens bourgeois": l'amour n'est qu'un tas de blagues et la conquête d'une femme, une simple affaire de stratégie. Au contraire d'Emma, il ne voit que comédie là où s'exprime une passion exacerbée.

Léon: Un clerc de notaire. Un charmant garçon qui sait dire des phrases poétiques. Lui aussi, il manque de personnalité, il se laisse complètement dominer par Emma. La peur de se compromettre et le désir de se conformer au modèle bourgeois dans l'intérêt de son futur état lui inspirent finalement l'ennui de sa liaison avec Emma et l'envie de rompre.

Lheureux: Un marchand d'étoffes, poli jusqu'à l'obséquiosité, insinuant, flatteur, un enjôleur, un rampant, un personnage redoutable. Il est la menace qui pèse sur le destin d'Emma. Profitant de toutes les occasions, prêt à tous les chantages, il représente dans le roman le drame de l'usure.

Homais: L'apothicaire de Yonville. Membre de la société d'agronomie et de la commission consultative pour les comices d'Yonville. Toujours prêt à exposer ses opinions. Il a toujours un bon avis à donner. Il est par excellence le dictionnaire incarné des idées reçues et de ce qui est convenable de faire et de dire dans toutes les occasions. Ce redoutable imbécile sera responsable en partie pour l'amputation de la jambe d'Hippolyte et de l'empoisonnement de Madame Bovary. La suprême ironie: son commerce reste florissant, il jouit des faveurs de l'autorité, il est un ami de l'humanité, il recevra la légion d'honneur!

Binet: Un ancien militaire, percepteur et capitaine des pompiers d'Yonville, il a la régularité et la roideur d'une mécanique sans âme.